

[[Signes particuliers](#)]

Vos enfants redoublent. A qui la faute?

Fin de l'année scolaire. On passe ou on redouble. Grande controverse: le système est-il bon? Entretien avec le sociologue Walo Hutmacher, l'un des inspirateurs de la rénovation de l'enseignement primaire genevois

La question posée de la suppression des notes n'est pas la seule à agiter l'école en Suisse romande.

Un autre grand enjeu est celui du redoublement. Redoubler une classe sert-il à quelque chose? Est-ce une tare? L'occasion de reprendre son élan? En Finlande, le système est tel que, jusqu'à l'âge de 15 ans, le redoublement n'existe pas!

Chez nous, les partisans d'une réforme de l'école sont également d'avis qu'il faut briser le tabou de «l'année scolaire» qui se conformerait bêtement au calendrier solaire annuel, et instaurer plutôt des cycles d'apprentissage, comme le veut par exemple la rénovation à Genève (au primaire, la scolarité se fait sur deux cycles de quatre ans).

Le point avec le sociologue de Genève Walo Hutmacher, qui fut l'un des inspirateurs de la rénovation, et auteur notamment d'une [étude sur la question](#).

N'y a-t-il pas des redoublements positifs, qui servent de tremplin, l'élève reprend confiance en lui et met à jour ses connaissances de façon féconde et profitable?

Sans doute, il y a des élèves qui en profitent. Mais selon la statistique scolaire genevoise, il suffit d'avoir redoublé une seule fois au primaire pour que, au moment d'entrer au Cycle d'orientation, les chances d'accéder à l'une des sections exigeantes et prometteuses soient réduites d'un facteur de trois. L'efficacité du redoublement est par conséquent au moins douteuse. Paradoxe: en même temps, l'écrasante majorité des enseignants croient à ses bienfaits, comme l'a montré une autre enquête.

Une étude du SRED (Service de recherche en éducation) dit que 80% des élèves du primaire ne redoublent pas. Parmi ceux qui redoublent, 78% suivent ensuite une scolarité normale. Ça n'est pas satisfaisant?

Tout dépend de ce qu'on appelle une scolarité normale. Dans la logique du verre à moitié plein, on peut penser que 80% qui ne redoublent pas, ce n'est déjà pas mal. Mais dans tout le monde industrialisé, les exigences du marché du travail sont telles que si vous n'avez pas atteint un niveau de compétences minimal au terme de votre scolarité obligatoire, c'est un handicap durable.

»De ce point de vue, quand le rapport Pisa révèle qu'en Suisse, 20% des jeunes sortent de la scolarité obligatoire à 15 ans en ne sachant pas lire - c'est-à-dire qu'ils ne sont pas capables de tirer profit de ce qu'ils déchiffrent -, eh bien il y a tout lieu de s'alarmer.

[Sommaire](#)

[Actuel](#)

[Dossiers](#)

[Voyages](#)

[Voyages lecteurs](#)

[Voitures](#)

[Recettes](#)

[Info Migros](#)

[Entretiens](#)

[Culture](#)

[Chronique](#)

[Vos droits](#)

[Santé](#)

[Education](#)

[Société](#)

[Chronique](#)

[E-Mail](#)

Pas seulement 80%, mais tous les élèves devraient acquérir les compétences qu'on a en principe à la fin de la 9e?

Oui, rien de moins que cela. L'enjeu, c'est de parvenir à faire acquérir à 97, 98% des jeunes qui sortent de la scolarité obligatoire les compétences minimales qui leur permettront de conduire leur vie. Faute de quoi, on ne fera qu'accroître les phénomènes d'exclusion. Nous vivons désormais dans un monde où, à moins d'avoir atteint le niveau d'une formation secondaire supérieure, quelle qu'elle soit (professionnelle, générale, etc), on court de grands risques d'être largué par la suite...

Selon vous, je crois, la Finlande serait un modèle?

Elle ne connaît que 5% de lecteurs trop faibles à la fin de la scolarité obligatoire, en comparaison de nos 20% en Suisse. Depuis 25 ans, l'école obligatoire y est entièrement intégrée, de la 1ère à la 9e année de scolarité obligatoire. Il n'y a pas de notes et pas de sélection jusqu'en 9e.

Quoi! Pas de notes jusqu'à 15 ans?

C'est ça, et les jeunes Finlandais s'en sortent mieux que les Suisses si l'on compare leurs compétences de base à la fin de la scolarité obligatoire. 20% des jeunes Finlandais sont d'excellents lecteurs, contre seulement 5 % des jeunes Suisses. Un niveau général élevé n'empêche donc pas la formation d'une élite de pointe nombreuse.

»A contrario, les résultats de pays comme la Suisse ou l'Allemagne montrent que leurs systèmes très sélectifs ne produisent que de petites fractions de jeunes avec des compétences de pointe.

Tout le monde passe au secondaire supérieur en Finlande?

Oui, mais pas n'importe où. A ce stade, des différenciations interviennent, selon les compétences des élèves.

Bon, mais culturellement la Suisse n'est pas la Finlande. Là-bas, les enfants arrivent à l'école en sachant déjà lire...

Ça, je n'en sais rien du tout; mais il est vrai que la Finlande occupe une situation particulière en Europe, pour de multiples raisons. La formation des enseignants par exemple y est plus sélective que celle des médecins: on ne prend que dix candidats sur cent...

Selon vous, chez nous, la peur de l'échec serait le véritable moteur de l'école?

Le classement, l'évaluation normative, comparative entre les élèves et la sélection y sont les éléments moteurs, au point que souvent les élèves intelligents qui ont compris les règles du jeu se bornent à gérer leurs moyennes de façon minimaliste. Oui, c'est la peur de l'échec qui fait travailler... Il est vrai aussi qu'il est devenu de plus en plus difficile pour beaucoup d'élèves de trouver à l'école un autre sens que celui-là...

Mais comment lui trouver un autre sens alors que la société elle-même ne

sait plus bien quelles sont les valeurs à son fondement?

Enorme sujet. N'ouvrons qu'une parenthèse. Si on regarde ce qui a donné sens à l'école au cours de son histoire, on trouve la foi religieuse, la République, la démocratie, des idéaux de raison, de liberté, d'égalité, ou encore le nationalisme et le patriotisme. Autant de convictions, d'idéaux. Or, les idéaux se sont émoussés. Chez bien des adultes, ils ne suscitent plus guère de ferveur. Dans l'esprit de beaucoup de parents et d'enseignants, l'école s'en trouve réduite à assurer la réussite individuelle, scolaire d'abord, sociale ensuite. D'où, d'ailleurs, la pesanteur sociale de la notion d'échec. Dans notre monde ouvert, pluraliste, multiculturel et disparate, mais aussi désenchanté, c'est le travail qui fait lien social, à défaut d'autre principe fondateur d'un «Nous».

L'économie comme seul moteur des études?

Je ne dis pas que la motivation des études doit être exclusivement économique. Mais d'un point de vue scolaire, il serait indécent de faire l'impasse sur ce sens-là. Il ne sert à rien de fustiger l'économie, alors que tant de préoccupations sociales tournent autour du travail. D'autant que, récemment, la probabilité de trouver un travail, même après des études réussies, diminue aussi!

»Je reviens du Vietnam. Là-bas, un gouvernement qui se dit communiste a adopté un discours quasi thatchérien sur l'école! Le moteur, c'est la compétition internationale. D'ici une génération, la Chine, l'Inde et l'Indonésie pourraient compter deux fois plus d'universitaires que n'en comptent aujourd'hui l'Europe et les Etats-Unis réunis... Est-ce qu'il n'y aurait pas là de quoi mobiliser nos dirigeants et nos jeunes? Et les enjeux ne sont pas qu'économiques.

Quels autres enjeux?

Dans l'espace planétaire multipolaire qui se dessine, nous, en tant qu'Européens, qui sommes-nous? Qu'est-ce qui fait de la modernité, qui est notre héritage, un défi pour toutes les autres civilisations? Nous traitons trop notre civilisation comme allant de soi, comme naturelle.

»Or, il s'agit de faire comprendre à nos jeunes qu'elle ne va pas de soi, que ce sont autant de luttes et de conquêtes historiques - je pense au principe du libre examen et libre débat qui est au fondement de la science et de la démocratie, ou à notre notion de l'individu autonome. Se situer dans son identité européenne permet aussi de mieux comprendre la tourmente que traversent d'autres grandes civilisations aux prises avec notre modernité.

Fermons cette parenthèse. Instaurer des cycles autres qu'annuels, supprimer les notes, ce remède est aujourd'hui controversé.

Les cycles, j'y étais et j'y suis toujours favorable. Mais je redoute qu'ils ne soient réduits au rang de gadget.

Qu'entendez-vous par gadget?

Le mot gadget est un peu exagéré; je veux seulement dire par là que dans la

discussion, le moyen prend une telle place qu'il en fait oublier le but. L'idée qui est à la base des cycles, c'est que le rythme annuel de la scolarité repose sur une fiction irréaliste léguée par une époque révolue, et qu'il faut casser ce tabou: le développement des individus humains n'obéit décidément pas au rythme de l'horloge solaire.

»Le problème, c'est que, dans la discussion sur les cycles et dans leur installation, on se centre tellement sur l'outil et ses modalités d'application qu'on en oublie la fonction. Et la fonction, c'est de permettre de mieux adapter la progression aux différents rythmes d'apprentissage des élèves: en allongeant l'horizon temporel, avec le but d'amener davantage d'élèves à la maîtrise des connaissances et compétences qui forment l'objectif du cycle.

Avec les cycles, certains élèves qui ont des difficultés mais qui n'ont plus la possibilité de redoubler sont directement «évacués» en classes spécialisées. Il n'y a pas un scandale, là?

Tout d'abord, je doute que les choses se passent comme vous le dites. Ensuite, en disant les choses ainsi, vous vous placez typiquement dans la logique de l'échec scolaire, de la sélection et du tri. Le but de la rénovation est à l'opposé: si on a instauré des cycles, c'est pour permettre de mieux adapter les rythmes de progression à la diversité inéluctable des élèves.

Sur la question d'un sens à retrouver à l'école, ne rejoignez-vous pas ceux qui disent que c'est le savoir qui doit être remis au centre de l'enseignement?

Pour moi, cette opposition entre l'élève ou le savoir au centre de l'enseignement relève de la formule facile. Je ne pense pas qu'on puisse contester que l'école est là pour les élèves, et pour qu'ils apprennent. S'il faut placer quelque chose au cœur de l'activité à l'école, c'est l'apprentissage. Apprendre, et de plus en plus, apprendre à apprendre et ne pas en perdre le goût.

Propos recueillis par Jean-François Duval

Signes particuliers

Nom: Walo Hutmacher.

Né: le 15 octobre 1932, à Ober Ehrendingen (AG)

Vit: à Genève.

Famille: marié, deux filles, quatre petits-enfants.

Carrière: ancien professeur à la FAPSE de l'Université de Genève. Ancien directeur du Service de la recherche sociologique et du Service de la recherche en éducation du DIP de Genève.

Aujourd'hui: consultant pour divers projets internationaux, et membre associé de LIFE (Laboratoire Innovation Formation Education).

A lire: Walo Hutmacher, «Quand la réalité résiste à la lutte contre l'échec scolaire: analyse du redoublement dans l'enseignement primaire genevois», Genève, DIP, Service de la recherche sociologique, Cahier 36, 1993. Auteur également de contributions et articles sur l'avenir de l'école publique au temps de la mondialisation, sur l'éthique, les valeurs et la citoyenneté à l'école.



[[Sommaire](#) | [Actualités](#) | [Culture](#) | [Recettes](#) | [Evasion](#) | [Info Migros](#) | [Vos droits](#) | [Education](#) | [Santé](#) | [Entretiens](#) | [E-Mail](#)]
